Document généré le 4 juin 2025 14:53

Mens
revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française

MENS
Revue d'histoire intellectuelle et culturelle

Frère Marie-Victorin. *Mon miroir. Journaux intimes, 1903-1920*. Édition établie et annotée par Gilles Beaudet é.c. et Lucie Jasmin. Montréal, Fides, 2004. 814 p.

Jean Gould

Volume 6, numéro 2, printemps 2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1024310ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1024310ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)
1927-9299 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gould, J. (2006). Compte rendu de [Frère Marie-Victorin. *Mon miroir. Journaux intimes, 1903-1920*. Édition établie et annotée par Gilles Beaudet é.c. et Lucie Jasmin. Montréal, Fides, 2004. 814 p.] *Mens*, *6*(2), 290–295. https://doi.org/10.7202/1024310ar

Tous droits réservés © Mens, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

les de 141,9 acres de terre occupée, de 36,4 acres de terre « améliorée », de 8,2 têtes de bétail, de 1,5 chevaux, 5,4 porcs, 21,5 boisseaux de blé, 21,8 boisseaux d'avoine et de 186,1 boisseaux de pommes de terres (selon le tableau A2 de l'annexe). En réalité, les moyennes par confession pour les acres de terre occupée (moyenne générale de 141,9) vont de 139,6 à 208,7 acres, et le test du Chi est significatif, c'est-à-dire que les différences entre les confessions sont trop fortes pour être attribuables au hasard.

George Emery
Department of History
University of Western Ontario

Traduction : José E. Igartua

Frère Marie-Victorin. *Mon miroir. Journaux intimes, 1903-1920.* Édition établie et annotée par Gilles Beaudet é.c. et Lucie Jasmin. Montréal, Fides, 2004. 814 p.

Le journal du frère Marie-Victorin é.c. (1885-1944) se compose de dix cahiers dont la rédaction s'étend de 1903 à 1920. Un volume de plus de 800 pages avec les annexes s'offre au lecteur. Il est remarquablement édité avec des notes historiques, bibliographiques et généalogiques. Nommé *Mon miroir*, l'ouvrage se veut une étude sans complaisance de l'auteur. Souvent sévère pour lui-même, il se trouve peu digne de la vie qu'il a choisie. Il affirme négliger ses exercices, son oraison, « vivre comme un païen ». Il se définit comme une nature active et bien peu contemplative. Sa devise : « Lui

seul ». L'état de religieux lui permet de travailler à un idéal, ce qu'il juge fondamental. La chasteté et la vie spirituelle constituent à la fois le rempart de cet idéal contre le monde et une partie constitutive de cet idéal. Il est d'ailleurs très préoccupé par la chasteté et la pureté, la sienne et celle de ses élèves.

Dans les premiers cahiers, le lecteur est frappé par la présence constante de la mort, car la tuberculose en fauche plus d'un à cette époque. Marie-Victorin a de constantes crises, des saignements qui l'obligent au repos. Il croit qu'il mourra jeune, emporté par la maladie, accomplissant ainsi la volonté de Dieu. Son journal prend des tournures de véritable dialogue avec la mort, en même temps qu'il exprime le romantisme d'un jeune homme en quête d'absolu qui veut se donner tout entier à sa vocation et à Dieu.

Examen méthodique de conscience, ce travail sur soi est difficile parce qu'il correspond à l'abnégation et à l'humilité. Témoin d'une conversion toujours à compléter, le journal est une quête continuelle de Dieu, de soumission à sa volonté, une quête de perfection dans la participation à Ses œuvres. Cet idéal, il le projette sur ses élèves. « Partagé entre l'apostolat des jeunes gens et l'étude des organismes inférieurs, je me demandais s'il y avait ici-bas quelqu'un de plus heureux que moi... ». Pourtant il n'a pas une vie tranquille. Il passe par des crises morales et spirituelles, il écrit que « sa foi est voilée », il est soumis à la tentation de la chair. Il prie la « plume à la main » et ses prières vont au « Bon maître », Jésus, ainsi qu'à la Vierge.

C'est dans la narration des retraites annuelles, temps fort de l'année, que l'on retrouve le plus le religieux. Tous les mois de juillet sont consacrés à la réflexion. Présidée par un prédicateur jésuite, la retraite se déroule dans un couvent de la communauté. À l'ordre du jour : les exercices de saint Ignace, l'adresse du frère assistant, l'examen méthodique, la

confession générale, les résolutions écrites et présentées au supérieur. Les conférences commencent habituellement sur une méditation sur les fins dernières de l'Homme : la mort.

Mon miroir est aussi composé de narrations du quotidien d'un « éducateur chrétien ». Il fait la classe le jour et s'occupe des cercles le soir. Pour les élèves des cercles, Marie-Victorin va jusqu'à écrire des pièces de théâtre, souvent à saveur patriotique, dont son *Charles Lemoyne*. Le choix du sujet fut sans doute motivé par le fait qu'il enseignait au collègue de Longueuil, après un court séjour à Westmount et un moins court séjour à Saint-Jérôme. Un de ses confrères du Mont Saint-Louis composait même des opéras, livret et musique. Des fêtes religieuses dont celles de la sainte Cécile et de la sainte Catherine donnent lieu à des séances, qu'il dirige, auxquelles s'ajoutent les soirées bénéfices et séances de fin d'année. Son talent littéraire sera couronné dès 1916, avant ses écrits scientifiques.

La jeunesse est une importante préoccupation. Il sera un apôtre très enthousiaste. Il souhaite récolter chaque année quelques sujets d'élite pour l'Institut. Il serait prêt à se faire « crucifier » pour la vocation de ses élèves. Il prie beaucoup pour en faire des apôtres du Christ. Il y met toute son ambition. C'est dans les retraites fermées de la fin de l'année scolaire que se joue le drame de la vocation. On y voit même passer Camillien Houde, le futur maire de Montréal, qui un moment soulèvera quelque espoir de vocation... religieuse.

Lors de son jour mensuel de congé, Marie-Victorin visite les divers couvents de la communauté à Montréal, voire Saint-Jérôme, lieu de sa première obédience, saluant collègues et supérieurs. Il prend donc souvent le vapeur de Longueuil vers Montréal, le tram et le train. Il va, surtout au début de son enseignement, chercher des vues sur tous les sujets, en fait des photos transparentes, ou encore, rapporter

des livres à la bibliothèque civique, sans parler des journées d'herborisation lors de la belle saison. Il semble très libre de ses déplacements.

L'auteur tient la chronique de ses lectures, fort diversifiées du point de vue des thèmes abordés. Beaucoup de littérature française du XIXe siècle, des noms que l'histoire a quelque peu oubliés : Paul Bourget, Henry Bordeaux, des biographies autour du catholicisme libéral : Lacordaire, Montalembert, Veuillot même. À la littérature française s'ajoutent les littératures anglaise et canadienne, l'histoire et la vie des grands hommes, la botanique et la géologie, l'histoire des techniques. Peu de lectures des Écritures ou d'œuvres de théologie mais des livres de spiritualité. Il lit aussi des livres sur la jeunesse adressés aux éducateurs ou aux parents.

L'actualité, surtout au début du journal, est commentée, pensons entre autres à la guerre russo-japonaise ou à la révolution de 1905. La France est une référence constante. On vit en direct les tensions entre l'Église catholique française et le gouvernement de la IIIe République, qui se conclura par la fin du Concordat et l'interdiction des congrégations, ce qui amènera plus de deux cents membres de l'Institut au Canada dont son grand ami et compagnon d'herborisation le frère Rolland-Germain. Avec les années 1910, il y aura moins de référence à l'actualité, la Première Guerre mondiale passera plus ou moins inaperçue, quoique l'auteur écrive son inquiétude pour les siens lors de la conscription de 1917.

Marie-Victorin tient la liste de sa correspondance, à sa famille, ses parents, ses confrères, mais aussi à ses élèves et à des botanistes. Le fruit de ses herborisations est énuméré. La température est toujours notée. Il annexe à ses réflexions des articles de journaux, des photos, des lettres et des invitations dont certaines sont reproduites. Les entrées sont assez régu-

lières et fréquentes au début, mais à la fin, des mois peuvent les séparer. Peu après l'interruption de son journal, Marie-Victorin commencera son enseignement à l'Université de Montréal.

Ce journal est celui d'un personnage attachant, issu de la bourgeoisie commerçante de Saint-Sauveur, à Québec. Conrad Kirouac est le fils unique d'une famille de six enfants. Son père, grossiste en grains, est à l'aise. La famille voyage au Canada, en Floride, en Californie. Ses oncles sont aussi dans le commerce et les Kirouac sont alliés à d'autres familles commerçantes ou industrielles de la basse-ville de Québec. Famille pieuse, mère discrète que Marie-Victorin qualifie de sainte et qu'il implore après sa mort. À seize ans, après son cours à l'Académie de Québec dirigée par les Frères des écoles chrétiennes, il entre chez ses maîtres comme novice au Mont-de-Lasalle. L'idéal est fait d'une vie donnée à Dieu dans le service de la jeunesse, une vie éloignée de la « fange » de la vie moderne et de l'esprit mercantile. Plus un appel qu'un refus du monde. Ce n'est que quinze ans plus tard qu'il prononcera sa profession perpétuelle, le 23 juillet 1915, à trente et un ans. Ce report obligé de son entrée définitive dans la vie religieuse fut pour lui une cause de trouble et d'amertume.

L'originalité de ce journal, c'est de nous faire connaître le frère Marie-Victorin, un religieux du début du siècle, au moment où il n'est pas encore une personnalité publique, marquant les débats sur la question universitaire et les débuts de la recherche scientifique canadienne-française. Expression du travail méthodique sur soi-même qu'apporte une vie spirituelle pleine, ce journal témoigne de la constitution d'un homme d'action, lui qui est si peu contemplatif. La page couverture nous le montre dans la vingtaine, maigre, que l'on devine grand, la robe retroussée et tenue par une grosse ceinture de cuir. Il est coiffé d'un chapeau de paille et a un foulard

noué dans le cou. Il est en plein champ, appuyé à une vieille clôture de bois, il herborise. Il a un air juvénile presque frondeur. Cette photo, à l'image de son journal, est un antidote à l'anachronisme : la Révolution tranquille est bien loin.

Jean Gould
Montréal

Henri-Jean Martin. *Les métamorphoses du livre. Entretiens avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob.* Paris, Albin Michel, 2004. 292 p.

Considéré par plusieurs comme le père de l'histoire du livre en France, Henri-Jean Martin se prête dans cet ouvrage au jeu de l'entrevue de fond. Âgé de 80 ans au moment de la parution de ces entretiens, c'est avec générosité et passion qu'il retrace pour nous les grandes étapes de sa carrière qui le conduisirent au confluent de trois mondes, ceux de la recherche, de l'enseignement et de l'action publique à titre de directeur de bibliothèque.

En général, chaque chapitre aborde une étape différente de son parcours : en commençant par son passage à l'École des chartes comme étudiant de 1943 à 1947 pour aboutir à sa carrière de bibliothécaire professionnel, tantôt à la Bibliothèque nationale de France (BNF) comme employé durant une dizaine d'années (1947-1958), tantôt comme directeur de la Bibliothèque municipale de Lyon (1962-1968) où il mettra sur pied une importante politique de lecture publique. À ce sujet, Martin ne peut s'empêcher de critiquer, non sans cynisme, le manque de vision des administrateurs d'aujourd'hui : « Dans cette perspective, ce qui manque actuellement aux bibliothèques, comme du reste à la société dont elles sont le